

Et meditati sunt inania.

Après la cession du Canada à l'Angleterre, par le traité de Paris, en 1763, les sociétés religieuses et nationales du Royaume Uni organisèrent sans retard un fort courant d'émigration des Iles Britanniques vers les nouveaux domaines de la Couronne.

Dans l'idée des promoteurs de cette colonisation, le Canada devait être un pays anglais et protestant, tout comme les colonies de la Nouvelle-Angleterre. On ne tenait aucun compte des anciens colons. Et, à la vérité, humainement parlant, les pauvres Canadiens, demeurés sur leurs terres dévastées par la guerre, devaient être fatalement anéantis par le nombre et la richesse des nouveaux arrivés.

D'années en années cette immigration augmenta. Au courant britannique vinrent se mêler d'autres courants partis des Etats du centre et du nord de l'Europe. Et toutes les fortes races de ces contrées sont aujourd'hui largement représentées dans la population de ce pays. Mais l'élément le plus considérable, pris comme point d'unité nationale, est encore l'élément canadien. Les descendants des colons de 1760 ont survécu, ils ont été les vainqueurs dans les luttes pour la vie.

Leurs fils se sont distingués. Parmi eux, nommons Panet, Papineau, Bédard, Bourdages, Duvernay, Nelson, Morin, Parent, car ils ont été les commandants de notre invincible garde nationale, dans l'arène mouvante et périlleuse de la politique, pendant les temps héroïques de notre histoire parlementaire. Ils n'étaient pas des lâcheurs devant les sollicitations ou les menaces du "Château". Ni Haldimand, ni Craig, ni Dalhousie, ni Colborne, ne purent jamais amoindrir leur courage ni vaincre leur énergie, dans la revendication de nos droits constitutionnels. "La garde meurt, et ne se rend pas", était leur fière devise, et, comme Cambrone, ils y furent tous fidèles. De Lorimier, Duket et Cardinal l'ont éprouvé.

Saluons le vaillant évêque Plessis, le sauveur de nos libertés religieuses.

Voici Lafontaine, qui fut, avec Baldwin, le conquérant du gouvernement responsable, ce boulevard impuissable des libertés populaires.

Voici Cartier, le proscrit de 1838, qui fit, avec Macdonald, l'œuvre nationale de la Confédération Canadienne.

Mais terminons ici cette belle nomenclature, que nous pourrions augmenter encore de bien d'autres noms illustres, si l'espace nous le permettait. Au reste, le souvenir de ces patriotes distingués est encore trop vivace dans la mémoire du peuple, pour qu'il soit nécessaire de le lui rappeler.

Et à quel étrange retour des choses humaines n'assistons nous pas aujourd'hui ? Voilà que les fils de ceux qui ostracisaient nos pères, qui construisaient des échafauds, et dressaient des rôles de proscription, recherchent avec envie, aujourd'hui, l'alliance politique des fils des ostracisés, des victimes de l'échafaud et des proscrits de 1838 ; les violents préjugés d'autrefois diminuent chaque jour d'intensité ; dans toutes les couches sociales, on sent un mouvement sincère vers la conciliation et la bonne entente. C'est un noble effort pour le bien-être national ; et toutes ces aspirations vers l'union, et non la fusion, se réalisent, quand les divers éléments de notre population, mieux éclairés et animés d'un même sentiment d'amour pour la patrie canadienne, consacreront toutes leurs forces et leur énergie au progrès, à la prospérité et à la grandeur du Canada.

Notre patriotisme enthousiaste salue d'avance l'approche, le lever de ce beau jour ; car dès lors l'esprit canadien sera formé et la nation canadienne existera, dans toute la beauté de sa force et de sa puissance.

Sans doute que les Canadiens de descendance française ne peuvent pas et ne doivent pas oublier la noblesse de leur origine, ni l'histoire des ancêtres, ni les gloires de la vieille France.

Sans doute que les fortes races anglaise, écossaise et irlandaise, allemande, italienne et autres du Canada conserveront toujours un souvenir aimé de la patrie des aïeux.

Ces sentiments de la pitié filiale honorent le cœur où ils sont gravés en traits ineffaçables. C'est dans la nature humaine qu'il en soit ainsi. Tous les grands souvenirs de l'histoire d'Angleterre, toute cette lumineuse traînée de gloire que trace l'histoire de la France à travers les siècles — oui, toutes ces choses grandes et sacrées, si dignes de nos affections, peuvent bien encore enflammer nos âmes comme souvenir de la terre des aïeux, mais la France ni l'Angleterre ne sont la patrie des Canadiens.

Le Canada est notre seule et unique patrie. C'est ici la terre paternelle. Nos pères, des Français et des Anglais, ont acquis ce sol et nous l'ont légué, avec l'obligation d'en transmettre l'héritage, intact et agrandi, à nos enfants. Le Canada est le foyer, le "Home" bien aimé, de toute la famille canadienne ; ce n'est pas une terre de passage, un lieu d'exil que nous désirons quitter ; c'est la terre de notre jeunesse ; c'est la terre qui recevra nos cendres lorsque nous nous coucherons pour le long sommeil, à côté de

nos ancêtres ; c'est, en un mot, la Patrie — pour nous et pour nos enfants.

Voilà dans quel sens *L'Economiste* est canadien.

Nous croyons à l'unité nationale canadienne, et nous sommes en faveur du maintien de l'état politique actuel du Canada, (dégagé de certaines idées absorbantes qui semblent vouloir prendre cours en ce moment) parce que nous le croyons le mieux adapté au développement normal de cette union nationale.

Notre avenir, comme peuple, n'est ni dans la perpétuité du lien colonial, ni dans une fédération impériale, politique ou militaire, ni dans l'annexion du Canada aux Etats-Unis. Elle réside dans l'indépendance, dont l'heure sera déterminée par la rapidité de nos progrès et du développement de nos ressources nationales. Notre état politique actuel fournit au peuple du Canada tout ce qu'il lui faut pour satisfaire ses aspirations et arriver à l'accomplissement de ses destinées.

L'Economiste Canadien annonce ensuite qu'il traitera des questions politiques, à la lumière des principes d'une saine économie et indépendamment de toutes les coteries qui se disputent le pouvoir. C'est le vœu sincère que nous formons, car c'est la condition *sine qua non* du succès auquel il peut aspirer légitimement dans la poursuite de la ligue de conduite très relevée qu'il s'est tracée.

* * Une autre belle page, de forte inspiration patriotique, et que je ne puis résister au plaisir de soumettre à mes lecteurs, c'est la suivante, écrite pour la *Revue Canadienne*, de juillet, par M. J.-L.-K. Laflamme, directeur de la *Tribune*, de Woonsocket. Elle tend au succès d'un mouvement qui a toutes mes sympathies, avec celles, j'en suis sûr, de chaque Canadien français convaincu de la survivance des traditions françaises en Amérique, mouvement dont je crois, avec M. Laflamme, qu'il est temps de lui donner le concours entier, efficace qu'il mérite : je veux dire le rapprochement, l'entente cordiale, l'effort d'ensemble de tous les fils de la Patrie canadienne-française, qu'ils soient d'un bord ou de l'autre de la ligne quarante-cinquième.

M. Laflamme écrit :

Depuis des années, depuis le jour où le grand Duvernay fondait le *Patriote* à Burlington, depuis le jour où le premier député français, Joseph Cyr, entra à la législature du Maine, en 1846, les Franco-Américains ont travaillé sans relâche à l'édifice de leur influence. Insensibles à la calomnie, fermes devant la persécution, ils ont brisé tous les obstacles et ont prouvé qu'ils étaient dignes d'une considération plus grande. *Pro aris et focis* ils ont passé à travers un demi-siècle de déboires, défendant leur langue, professant leur foi religieuse, faisant la conquête quotidienne de droits méconnus. "Aime Dieu et va ton chemin" était leur devise et ceux qui, de nos jours, ont le plaisir de contempler l'œuvre, sont unanimes à déclarer que cette devise n'a pas connu de défaillance. Après cinquante ans d'immigration nous avons célébré la Saint-Jean-Baptiste avec un enthousiasme, un patriotisme auxquels le Canada ne peut opposer que des égaux. Frères, que pensez-vous de notre œuvre ? "Par-dessus les frontières" refuserez-vous notre étreinte ?

Vous connaissez l'histoire des explorateurs de la Californie, l'Eldorado rêvé par Pizarro. Vous savez la course furieuse à la richesse qui, pendant quelques années, poussa les foules avides de bien-être vers les rives de l'océan Pacifique. Dans ce temps-là, la famille voyait un de ses membres s'élançant vers le "pays doré," dans l'espoir d'y conquérir, sinon la fortune, du moins l'aisance pour ceux qui restaient. Les explorateurs partis, on n'entendait plus parler d'eux, on les oubliait même quelquefois. Mais quelle joie, vingt-cinq ans plus tard, quand le disparu reparut ! Et lui était heureux de raconter aux siens ce qu'il avait fait là-bas, de leur dire combien il était digne de leur nom.

L'immigration des Canadiens aux Etats-Unis a été un peu cette course vers l'Eldorado. On partait pour quelques mois, une couple d'années, tout au plus. Mais le retour ne se faisait pas. Au lieu de retourner au pays, on faisait venir ses parents, ses amis et peu à peu la colonie grandissait, se faisait aux coutumes de la nouvelle patrie. L'esprit national, le sentiment religieux, conservés dans toute leur intégrité, présidèrent au développement de ce petit peuple qui se greffait sur le grand. On progressa à l'ombre tutélaire du drapeau de la liberté, et aujourd'hui deux millions de Canadiens, Américains par le serment, chantent le *Star Spangled Banner*.

Mais ces deux millions de Canadiens, restés Français

par le cœur, se présentent aujourd'hui à leurs frères du Canada et leur disent : "Voyez ce que nous avons fait depuis cinquante ans. Voyez nos églises, nos écoles, écoutez l'accent de notre langue et convenez que notre sang est bien le vôtre, que notre foi est bien celle que nous avons apprise à vos côtés."

"Fraternisons. Oublions tout ce qui nous a divisés dans le passé, et travaillons avec ardeur, quels que soient les drapeaux qui nous abritent, à agrandir l'influence française dans cette Amérique du Nord, découverte, colonisée, évangélisée par des Français."

Le rapprochement des Canadiens du Canada et des Franco-Américains est un projet qui mérite de grandir et nous espérons qu'il grandira. Laissons au temps le soin de prouver sa sincérité.

Oui telle est bien la note : Fraternisons ; soyons unis, et l'avenir est à nous, sur cette terre d'Amérique à nous Canadiens d'origine française, le groupe homogène le plus important qui vive aujourd'hui au sein de cette grande diversité de races qui caractérise les populations de l'Amérique du Nord.

RENÉ BERNARD

PRISE DE VOILE

Enfin, voici le jour auguste et solennel. Un gai soleil darde ses rayons sur la cime des montagnes. Un zéphyr printannier, dans les champs verdoyants, caresse les fleurs à peine épanouies.

Sur le flanc d'une colline est situé un monastère de religieuses, qui s'immolent pour les pêcheurs. A peine l'astre radieux du matin est-il paru, que la cloche du couvent retentit, comme la voix du Crucifié leur disant : "Levez-vous, mes bien-aimées ; avec moi, montez au Calvaire." Aussitôt elles sont levées, et traversent l'ombre froide du cloître. Elles se rendent au chœur pour offrir une nouvelle épouse à Notre-Seigneur.

La chapelle a revêtu ses plus brillants décors. La sacristine, avec empressement, dispose près de l'autel, du côté de l'épître, la robe virgine, le voile, l'anneau et la couronne, qui composent pour le Roi des cieux, la plus belle parure d'une âme droite et pure.

Tout-à-coup, dans un lointain mystérieux, on entend des chants mélodieux. Ils se rapprochent peu à peu... Ce sont les sœurs de celle qui, dans un moment, sera associée à cette troupe immaculée marchant sur les traces du Sauveur. Elles portent des cierges allumés. Elles sont revêtues de leurs grands manteaux blancs, qui indiquent la candeur de leur âme. Leurs grands voiles abaissés couvrent leur tête. Les saintes cloitrées reprennent place auprès de cette grille, que seul le cœur d'une mère peut franchir. Dans un profond recueillement, elles prient pour leur jeune compagne.

La jeune novice, seule dans le sanctuaire, s'agenouille sur les dalles.

A l'aurore de sa vie, elle sera transplantée, comme une fleur naissante, au parterre des lis, où l'Epoux sacré se délecte. Elle ne redoute ni la solitude, ni la règle austère, ni les ennemis. Elle ne craindra pas de frapper son corps innocent, ni de déchirer sa chair virgine, pour l'expiation des péchés du monde.

Elle prononce ses vœux d'une voix femme, et tout d'une haleine.

Le célébrant dépose sur la tête de la nouvelle épouse le voile béni qui descend sur ses épaules et sur ses yeux. Il met à son doigt annulaire la bague d'alliance, puis étendant ses mains sur elle il la bénit. La prieure la conduit au chœur, et après le sacrifice, une voix semble lui dire :

"Le fardeau des péchés du monde est rude et grave, Ma pauvre sœur !... Pour tous les tyrans, sois esclave, Sois chaste, ô sainte enfant, pour tous les corrompus ; Bonne pour les pervers, sobre pour les repus ! Sois pauvre, l'on voit tant d'avarices hantées ! Souffre, il est des heureux ; prie, il est des athées, Pour ton œuvre sublime, ô ma sœur, sois bénie !"

FERNANDO.

Saint-Hyacinthe, juillet 1901.

L'avenir est aux hommes, et je crois bien, aux races qui aimeront la vérité d'un amour résolu.—DR MAURICE DE FLEURY.